

« Le Poème du hachisch¹ » (Baudelaire) : la distorsion poétique d'un genre médical

Margery Vibe Skagen
Université de Bergen (Norvège)

Résumé – Disciplines irréconcilables semble-t-il, la littérature et les sciences s'alimentent pourtant l'une l'autre, les récits de souffrances, de crises, de guérisons, d'aggravations et de fins fatales constituant un terrain partagé par les discours médicaux et littéraires. Dans cet article, l'auteure s'intéressera à la valeur épistémologique de la littérature, comme complément nécessaire à tout savoir généralisé sur la psyché. Plus précisément, elle s'intéressera à l'entrecroisement des discours médical et littéraire dans les écrits de Charles Baudelaire ainsi que dans le débat culturel de son vivant entre positivistes et spiritualistes. La porosité des frontières discursives chez le poète, entre autres dans son examen des « états intermédiaires », aurait contribué à l'émergence d'une conception plus complexe de la psyché moderne.

La métaphore du croisement des frontières s'entend souvent à propos de rapprochements entre champs de recherche d'apparence antagonistes, notamment la discipline de *Literature and Science* qui s'est établie depuis les années 1970 dans le monde anglophone et, plus récemment, dans le monde francophone sous le nom d'« épistémocritique » ou de « littérature et savoirs² ». Cette branche des études littéraires vise à examiner l'importation de modèles, de méthodes et de motifs provenant des discours scientifiques dans les textes littéraires et aussi, inversement, l'apport du discours littéraire à la construction de savoirs plus exacts³. Pour un chercheur en *littérature et*

¹ Charles Baudelaire est cité d'après l'édition Claude Pichois des *Œuvres complètes*. La référence est donnée immédiatement après la citation : le sigle *OC*, le chiffre I ou II correspondant au tome, et le numéro de la page. Plusieurs graphies du mot *hachisch* coexistent. Conformément à l'usage de Pichois, nous adoptons la graphie *hachisch* (*OC*, I, 1368).

² Voir, entre autres, les sites <<https://www.bsl.ac.uk/>> et <<http://www.epistemocritique.org/?lang=fr>>.

³ Un bon exemple de cette interaction est étudiée par Didier Philippot (« Les griffes de la chimère », dans J. de Gaultier, *Le bovarysme. La psychologie dans l'œuvre de Flaubert*, annoté et présenté par D. Philippot, suivi de neuf études réunies et coordonnées par P. Buvik, Paris, Éditions du Sandre, 2007), qui met en valeur les sources médicales utilisées par Flaubert dans sa construction de la figure d'Emma Bovary, et aussi l'influence de ce personnage sur le champ

médecine, la traversée des frontières disciplinaires est aussi une figure aux résonances existentielles, consacrée par Susan Sontag, dont l'ouvrage *La maladie comme métaphore* (1978) nous rappelle que nous sommes citoyens du royaume des malades aussi bien que du royaume des bien portants. Les récits de souffrances, de crises, de guérisons, d'aggravations et de fins fatales constituent un terrain partagé par les discours médicaux et littéraires auquel s'intéresse également la discipline hybride de *Medical Humanities*. Comme la littérature, la médecine est un art, et le vrai médecin, surtout le médecin des âmes, connaît le pouvoir thérapeutique du verbe⁴.

Cet article portera sur le dialogue entre littérature et psychiatrie au XIX^e siècle, dont Ellenberger a montré l'importance pour « la découverte⁵ » de l'inconscient. On s'intéressera moins à l'apport thérapeutique de la littérature qu'à sa valeur épistémologique, comme complément existentiel nécessaire à tout savoir généralisé sur la psyché. Plus précisément, il s'agira de l'entrecroisement des discours médical et littéraire dans les écrits de Charles Baudelaire ainsi que dans le débat culturel de son vivant entre positivistes et spiritualistes. Poète et essayiste, Baudelaire défie la science émergente de la psychiatrie tout en exploitant ses modèles et ses méthodes. « Le Poème du hachisch » (*Les Paradis artificiels*) sera analysé à la lumière d'un genre médical consacré et des recherches médicales de l'époque sur le rêve, l'ivresse et les hallucinations. On se référera aussi à certains poèmes en prose baudelairiens, considérés comme des études de cas. À travers une lecture croisée de textes littéraires et médicaux traitant eux-mêmes des « états intermédiaires », ce chapitre vise à montrer la porosité des frontières discursives chez Baudelaire, et la manière dont l'interaction entre poésie

médical, attestée par le médecin Charles Richet, qui utilisera Emma comme un cas exemplaire dans sa définition de l'hystérie (C. Richet, « Les démoniaques d'aujourd'hui : étude de psychologie pathologique », *Revue des deux mondes*, 3^e période, XXXVII, 15 janvier 1880, p. 340-372). Source de plus d'un mal de siècle, la littérature est surtout une ressource pour la compréhension des maladies dites sans cause ou imaginaires.

⁴ George Rousseau, « Literature and Medicine », dans B. Clarke et M. Rossini [dir.], *The Routledge Companion to Literature and Science*, Londres, Routledge, 2011, p. 169-180.

⁵ Henri-Frédéric Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994.

et aliénisme⁶ aurait contribué à l'émergence d'une conception plus complexe de la psyché moderne.

« Le Poème du hachisch » partage des traits communs avec les petits poèmes en prose du *Spleen de Paris*. L'un comme l'autre se rattachent à de nouveaux genres hybrides, *poème en prose* étant une contradiction dans les termes, mais l'ambiguïté générique du « Poème du hachisch » n'est pas moins paradoxale : le texte est généralement perçu comme un essai⁷, pourtant, il se présente comme un poème mais aussi comme une « monographie » médicale (OC, I, 404, 407, 426). Aussi, les extraits du *Spleen de Paris* et celui des *Paradis artificiels* que nous allons analyser traitent de l'enchantement et du désenchantement de l'ivresse en des termes qui brouillent les frontières, entre poésie et médecine, entre folie, lucidité et hyperlucidité, de même qu'entre naturel, artificiel et surnaturel. Les mouvements minutieux de l'âme (mélancolique, hystérique, intoxiquée ou tout simplement poétique) sont examinés et magnifiés sous la loupe d'un poète-narrateur qui emprunte alternativement le ton d'un médico-psychologue et celui d'un sévère moraliste pascalien, et qui joue sans cesse sur le double registre du lyrisme et de l'ironie.

Le moi du *Spleen de Paris* exprime le même mépris pour le positivisme que l'antihéros du roman *Carnets du sous-sol* (1864) de Dostoïevski. Le désir de fracasser le « palais de cristal » du progrès scientifique est perceptible dans le choix de thèmes et de style des deux contemporains. Leur fascination pour la souffrance morale est proportionnelle à leur hostilité à l'idée que le progrès matériel et le sevrage métaphysique conduiraient à une civilisation de plus en plus harmonieuse. Le travestissement du genre médical que nous repérons dans « Le Poème du hachisch » sera lu à la lumière de cette orientation

⁶ « Apparue en 1833, le terme aliénisme, dérivé d'aliénation, a surtout été utilisé par la suite pour désigner rétrospectivement la nouvelle spécialité médicale qui s'est développée au XIX^e siècle par l'application à l'étude et au traitement de la folie des méthodes de la médecine moderne née de la philosophie des Lumières. » Jean Garrabé, « Aliénisme », *Encyclopadia Universalis* [en ligne], consulté le 27 octobre 2015, <<http://www.universalis.fr/encyclopedie/alienisme/>>.

⁷ Claude Pichois décrit la première partie des *Paradis artificiels* (la version publiée dans la *Revue contemporaine* le 30 septembre 1858) comme « un essai critique » (OC, I, 1366). Voir aussi Alexandra K. Wettlaufer, *In the Mind's Eye. The Visual Impulse in Diderot, Baudelaire and Ruskin*, Amsterdam et New York, Rodopi, 2003, p. 159-196.

antipositiviste. Le terme *positiviste* a ici le sens généralement matérialiste et optimiste que Baudelaire semble lui donner : une attitude qui rejette tout irrationalisme en postulant que le progrès scientifique va nécessairement de pair avec le progrès de la santé, de la vertu et du bonheur humains. Inutile de rappeler que pour l'auteur des *Fleurs du mal* (célébrant, entre autres, la maladie, le vice et le malheur), la beauté n'est pas édifiante, salubre ou utilitaire, elle est démoniaque ou divine. Dans le *Salon de 1859*, le positivisme est associé au réalisme. Le credo du Français mondain serait selon Baudelaire : « Je crois à la nature et je ne crois qu'à la nature. » (*OC*, II, 617) L'ambition de l'artiste « positiviste » serait de « représenter les choses telles qu'elles sont » en faisant abstraction du regard humain, tandis que l'artiste « imaginaire » s'efforce d'écrire non pas ce qu'il voit, mais ce qu'il rêve. Delacroix est l'artiste qui réalise au plus haut degré cet art paradoxal et hypnotisant que Baudelaire qualifie de surnaturaliste et qu'il associe au rêve visionnaire et extatique, et à l'ivresse poétique ou pharmaceutique : « C'est l'infini dans le fini. C'est le rêve! [...] En un mot, Eugène Delacroix peint surtout l'âme dans ses belles heures. » (*OC*, II, 636-367)

Les écrits de Baudelaire constituent un
contre-discours au positivisme réducteur,
un rappel de la singularité et de la liberté
personnelles face à l'objectivation déterministe
des sciences positives.

Une idée particulièrement exaspérante aux yeux de Baudelaire serait celle d'une science positive de l'âme, un idéal auquel aspirait la majorité des membres de la Société médico-psychologique de Paris⁸. Des aliénistes de cette Société comme Lélut et Baillarger, salués ironiquement dans *Le Spleen de Paris*⁹, avaient ouvert la voie avec leurs études

⁸ <<http://www.smp.asso.fr>>.

⁹ Baudelaire associe les noms des aliénistes positivistes aux recettes du socialisme utopique : « l'art de rendre les peuples heureux, sages et riches, en vingt-quatre heures » (« Assommons les pauvres! », *OC*, I, 357-359). La violence ironique, le plaisir de fracasser un palais de cristal (« Le Mauvais vitrier », *OC*, I, 287) sont d'autres expressions de son antipositivisme.

médicales sur l'hallucination religieuse. Et d'autres encore continuaient à renvoyer à la pathologie corporelle les phénomènes psychiques les plus chers au spiritualisme traditionnel en identifiant le même mécanisme aberrant chez le fou, le rêveur, le visionnaire et le mystique¹⁰. Jacques Moreau de Tours, auquel Baudelaire fait allusion dans « Du vin et du hachisch » en parlant d'un médecin « le moins du monde philosophe » (OC, I, 397), appartient à cette génération d'aliénistes français qui se faisaient remarquer par leurs recherches sur le rêve, l'hallucination et l'ivresse, justement pendant les années les plus productives du poète.

Le hachisch, introduit en France à la suite de l'invasion napoléonienne de l'Égypte, attirait un scientifique comme Moreau aussi bien que des poètes et artistes comme Nerval, Gautier, Delacroix, qui avaient tous connu cette drogue lors de leurs voyages en Orient. Dans « Le Club des hachischins » (1846), Gautier décrit les séances *fantasia* à l'hôtel Pimodan, où le jeune Baudelaire avait loué trois pièces au grenier de 1843 à 1845. Les expériences avec le hachisch y étaient conduites sur des artistes, musiciens et poètes sous la surveillance du docteur Moreau, qui utilisa ses propres expériences autant que celles des littérateurs dans sa monographie *Du hachisch et de l'aliénation mentale* (1845). L'auteur y établit l'équation entre extase, rêve, hallucination, ivresse et délire. En indiquant que le hachisch fait accéder non seulement à une meilleure compréhension de la folie¹¹ mais aussi au « paradis du Prophète », il a peut-être inspiré un titre à l'auteur des *Paradis artificiels*¹².

Afin d'assurer la légitimité scientifique de la nouvelle « psychologie morbide », les médecins d'orientation « somatique » essayaient d'expliquer

¹⁰ On pense aux adhérents de « l'école somatique ». Voir Benedict-Auguste Morel, « Des doctrines actuelles en aliénation mentale », dans *Traité des maladies mentales*, Paris, Victor Masson, 1860, p. 66.

¹¹ « J'avais vu dans le hachisch, ou plutôt dans son action sur les facultés morales, un moyen puissant, unique, d'exploration en matière de pathogénie mentale; je m'étais persuadé que par elle on devait pouvoir être initié aux mystères de l'aliénation, remonter à la source cachée de ces désordres si nombreux, si variés, si étranges qu'on a l'habitude de désigner sous le nom collectif de *folie*. » (Jacques Moreau (de Tours), *Du hachisch et de l'aliénation mentale. Études psychologiques*, Paris, Librairie de Fortin, Masson et cie., 1845, p. 29-30.)

¹² Voir *La Notice aux Paradis artificiels* de Claude Pichois (OC, I, 1359).

tout fonctionnement anormal du psychisme en termes physiologiques : « Les mille changements dont l'âme est susceptible ne sont saisissables que dans leur *substratum* matériel¹³. » Toute déviation mentale, toute bizarrerie, depuis la génialité jusqu'à l'idiotie, de la prostitution à la musicalité, étaient mises en rapport avec « les mêmes conditions organiques¹⁴ » : nerveuses ou cérébrales. La question la plus controversée était celle de l'équivalence entre hallucinations, rêves et états mystiques, à savoir si un visionnaire ou un halluciné (comme Socrate et son démon, Jeanne d'Arc et ses voix, ou Pascal et son gouffre) pouvait être jugé sain d'esprit¹⁵. Le hachisch apparaissait au médecin positiviste comme une manière de provoquer artificiellement des états subjectifs semblables à ceux éprouvés par les mystiques et les délirants. À une époque où l'idée d'une possession démoniaque ou d'une visitation angélique était plus généralement acceptée par le public, les expériences de Moreau servaient à démontrer que les inspirations des poètes, les ravissements et les transports des âmes avaient une cause naturelle, morbide et le plus souvent matérielle¹⁶.

Adhérant à la notion d'Esquirol du « délire partiel », Moreau affirme qu'une partie de l'intelligence atteinte peut rester rationnelle et témoigner lucidement de sa propre folie. Se fiant à la perspicacité de sa propre « conscience intime », même sous l'influence du hachisch, Moreau pratique l'auto-observation et, en insistant sur la valeur scientifique de cette méthode, conclut que le hachisch provoque un état comparable au demi-sommeil sans perte de connaissance de soi¹⁷. Dans cet état intermédiaire entre la veille et le sommeil, l'observateur intime peut rester conscient de tout ce qui se passe à condition de ne pas

¹³ Jacques Moreau (de Tours), *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, ou De l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*, Paris, Librairie Victor Masson, 1859, p. 562.

¹⁴ *Ibid.*, p. V.

¹⁵ Louis-François Lélut (1804-1877), médecin aliéniste à l'hospice de Bicêtre et à la Salpêtrière, avait provoqué un scandale en 1836 avec *Du démon de Socrate*, en affirmant que Socrate était non seulement superstitieux, mais aussi sujet aux hallucinations et à du délire partiel. Cet ouvrage a été republié en 1855, à la suite d'autres dans lesquels Lélut traite de la psychopathologie de Jeanne d'Arc et de Pascal. Le démon de Socrate était couramment évoqué dans les années 1850.

¹⁶ Jacques Moreau (de Tours), *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire*, *op. cit.*, p. 236.

¹⁷ Jacques Moreau (de Tours), *Du hachisch et de l'aliénation mentale*, *op. cit.*, p. 177.

s'endormir complètement. Cet « état crépusculaire », dans lequel les impressions extérieures se confondent avec les impressions intérieures « en un véritable délire », est défini par Moreau comme la source commune et la cause physiologique des rêves et des hallucinations¹⁸.

L'observation des impressions subjectives, notées dans les atmosphères du crépuscule, est aussi une méthode littéraire consacrée. On connaît le pouvoir suggestif des crépuscules chez Baudelaire, le rapport de ceux-ci avec le rêve et la rêverie. L'auteur du « Poème du hachisch » évoque Hoffmann notant minutieusement les transitions entre veille et sommeil sur son « baromètre spirituel »; on pense aussi à Nerval (cité par Moreau) et à l'insomniaque Proust, qui lira tous ces auteurs. Moreau lui-même semble assez subjugué quand il décrit cette forme intermittente d'aliénation ou de dysfonctionnement du cerveau¹⁹.

« Le crépuscule excite les fous » postule un poème en prose de Baudelaire qui documente des exemples violents et paranoïaques de délire crépusculaire (« Le Crépuscule du soir »). Ces cas troublants sont contrastés par la fin lyrique, marquée par la sereine illumination surnaturaliste que le moi poétique observe dans sa propre psyché sous l'influence du crépuscule (OC, I, 312)²⁰. « Le *Confiteor* de l'artiste » et

¹⁸ *Ibid.*, p. 224.

¹⁹ « Au fur et à mesure que l'excitation se prononce, on se laisse aller à un état de rêvasserie dans lequel nous devenons le jouet de notre imagination; bientôt nous n'existons plus que dans un monde purement idéal. Et là, tout est nouveau, étrange, en dehors de nos conceptions habituelles : c'est le rêve avec toutes ses bizarreries, ses caprices, ses monstruosité, ses impossibilités de toute espèce. Mais souvent aussi nous retrouvons là les sujets de la veille, les mêmes préoccupations. Et alors, chose remarquable! nos perceptions sont souvent plus vives, plus lucides, notre intelligence plus éclairée, notre imagination plus hardie, notre mémoire plus sûre, notre jugement plus spontané, plus prompt. Il semble que, livré à lui-même, ne sentant plus le poids des liens extérieurs de la vie réelle, l'esprit affranchi s'élançe alors librement dans les hautes régions de l'intelligence et du monde moral; ou, pour parler plus physiologiquement, les facultés intellectuelles n'étant plus gênées, en quelque sorte, par la conscience intime, sont plus instinctives dans leur action, et partant plus sûres, plus assurées du résultat. Combien de savants ont rêvé la solution du problème qu'ils cherchèrent en vain! Combien de poètes, d'artistes de toutes sortes ont rencontré dans le sommeil l'idée, l'inspiration qui les fuyait pendant la veille! » (*Ibid.*, p. 226.)

²⁰ Juste avant l'éloge lyrique au crépuscule, on remarque le ton ironique du narrateur lucide, exprimant, en tant qu'expert des états déviants de la conscience, sa perplexité d'être confronté aux résultats incohérents de son investigation empirique : « La nuit, qui mettait ses ténèbres dans leur esprit, fait la lumière dans le mien; et, bien qu'il ne soit pas rare de voir la même cause engendrer deux effets contraires, j'en suis toujours comme intrigué et alarmé. » (OC, I, 312)

« La Chambre double » illustrent également la réceptivité du moi poétique quand « [l]e jour tombe » et que les « pensées prennent [...] les couleurs tendres et indécises du crépuscule » (OC, I, 311). Ces deux poèmes en prose, symétriquement structurés par une opposition binaire, juxtaposent en une polarité parfaite les « moments heureux » de l'âme en expansion, d'un côté, et la désillusion spleenétique de l'autre. La première moitié évoque un état de rêverie ou d'ivresse, une fusion panthéistique d'impressions venues du dehors et du dedans, une expérience atemporelle comparable à celle décrite dans la section du « Poème du hachisch » intitulée « Le Goût de l'infini ». Dans la seconde moitié des deux poèmes en prose, l'enchantement est brisé, l'harmonie euphorique est remplacée par les vibrations criardes et discordantes des nerfs trop tendus, douloureusement confrontés aux horreurs de la réalité positive. Nous allons revenir à cette polarisation en analysant la partie la plus littéraire de la « monographie » baudelairienne du hachisch.

Le moi narrateur séduit autant par
son idéalisation de l'ivresse poétique
(ou pharmaceutique) que par sa condamnation
de ces mêmes « orgies » spirituelles.

« Du vin et du hachisch comme moyens de multiplication de l'individualité » contient une allusion dépréciative à Moreau de Tours (OC, I, 397), qui est mentionné aussi dans la correspondance de Baudelaire à l'époque où il rédigeait *Les Paradis artificiels*. Nous ne savons pas dans quelle mesure il a lu la monographie de Moreau, mais le poète adopte explicitement cette forme scientifique qui, depuis le début du XIX^e siècle, est un genre consacré par les médecins, portant de manière exhaustive sur un sujet précis et limité²¹. Présentant les résultats des expériences et des observations cliniques, la monographie

²¹ Nous soulignons le fait que c'est Baudelaire qui présente son travail comme une « monographie », une « monographie abrégée de l'ivresse ». Voir la fin de la première section du « Poème du hachisch » : « je fondrai ces documents variés en une sorte de monographie » (OC, I, 404, 407 et 426).

a souvent une structure narrative. Elle présente normalement un certain nombre d'études de cas, narrées par le médecin ou par le patient, et celles-ci sont intercalées dans le récit global des causes, prédispositions, développements, cures, convalescences et rechutes de la maladie en question. Une monographie médicale du XIX^e siècle comporte généralement une introduction historique, où les autorités classiques de l'histoire naturelle (remontant jusqu'à l'Antiquité) ont toujours leur mot à dire. De manière similaire, la monographie de Baudelaire comprend un abrégé historique de l'usage du hachisch, où il se réfère à l'historien de la nature Pline l'Ancien, mais aussi à des experts plus récents. Mais là où un médecin contemporain du poète aurait rendu compte des derniers travaux de pointe pour inscrire ses propres recherches dans la continuité du progrès médical, Baudelaire dit plutôt qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Cela vaut aussi pour le chapitre d'ouverture, « Le Goût de l'infini », qui présente « l'âme dans ses belles heures » : ces moments d'euphorie inexplicable que « ceux qui savent s'observer eux-mêmes et qui gardent la mémoire de leurs impressions » peuvent noter sur leur « baromètre spirituel » dans « l'observatoire de leur pensée » (OC, I, 401). Cet état d'« excitation angélique » ou « cette condition anormale de l'esprit » (OC, I, 402), laissant comme trace une soif inextinguible de l'infini, serait la cause universelle, psychologique ou métaphysique, de notre volonté d'ivresse.

En rapprochant les monographies respectives de Moreau et de Baudelaire, on remarque aussi la similarité d'autres sections conformes au genre, portant sur l'origine et l'aspect matériel de la substance pharmaceutique, sur sa préparation et son mode d'emploi, et l'énumération des effets physiques et psychologiques de la drogue dans l'ordre où ils se produisent habituellement. Baudelaire compare aussi l'ivresse aux « phénomènes du sommeil » (OC, I, 408), non pas pour ancrer ces phénomènes extraordinaires dans l'organisme, mais pour introduire la distinction entre rêves naturels et surnaturels, qui lui servira à illustrer comment les effets varient selon les dispositions plus ou moins matérialistes ou spiritualistes du sujet enivré. Ainsi l'énumération des cas cliniques observés et les témoignages des effets du hachisch sont dans la monographie baudelairienne structurés dans un tableau hiérarchique. « Le Poème du hachisch » présente une

gradation de différents types de personnages qui donnent des rapports détaillés de leurs ivresses. Le cas le plus raffiné est une invention du narrateur : « une âme de mon choix » (OC, I, 429) aux goûts esthétiques, intellectuels et mystiques représentant le plus haut degré d'élévation spirituelle auquel on peut atteindre. Les impressions magnifiques de ce solitaire sensible illustrent encore une fois ce que Baudelaire nomme les instants « presque surnaturels » de l'âme qui devraient venir naturellement à tout poète.

La résolution des contraires ne réside pas
dans le choix d'un côté qui exclurait l'autre,
mais dans la dynamique vitale assurée
par un pôle positif et un pôle négatif.

Dans cette section finale de la série graduée de cas (« L'Homme Dieu »), on passe explicitement à la fiction, et implicitement à la poésie avec ce commentaire métanarratif : « Pour idéaliser mon sujet, je dois en concentrer tous les rayons dans un cercle unique, je dois les polariser. » (OC, I, 429) La description lyrique de l'ivresse de cette âme artiste ne semble pas impliquer qu'elle soit produite par un stimulant pharmaceutique. Le paradis artificiel ne se laisse pas distinguer du ciel de l'art pur. Mais le développement ultérieur du même cas présente une analyse psychologique aussi convaincante du côté infernal de l'ivresse : la fusion panthéistique de ce moi avec le monde et sa sympathie profonde avec toute chose culminent dans une orgie de narcissisme universel, qui est condamnée par le narrateur comme proprement satanique. Le moi narrateur séduit autant par son idéalisation de l'ivresse poétique (ou pharmaceutique) que par sa condamnation de ces mêmes « orgies » spirituelles. Cette stratégie autocontradictoire peut être interprétée comme ironique. Mais l'ironie est ambiguë puisqu'elle renforce et dissout en même temps les deux côtés du débat de l'époque entre matérialistes et spiritualistes, libertins et moralistes chrétiens.

Tout comme la section « L'Homme-Dieu » du « Poème du hachisch », les poèmes en prose « La Chambre double » et « Le *Confiteor* de l'artiste » sont *concentrés* et *polarisés* de manière à former une structure

cyclique, idéalisée et unie²². Dans les poèmes, deux humeurs ou deux attitudes complémentaires sont juxtaposées : la communion spiritualiste, extatique du moi et du monde opposée à l'attitude désillusionnée dans laquelle le moi fait l'expérience de son isolement et de ses limites dans une nature purement matérielle, totalement indifférente à ses aspirations. La symétrie entre la partie euphorique et la partie dysphorique de chaque texte, la seconde partie étant l'inversion de la première, fonctionne à la manière des rimes et des refrains en poésie, évoquant une temporalité cyclique. Les deux parties symétriquement inversées défieraient ainsi une lecture narrative linéaire avec un commencement et une fin. Les deux moitiés de ces textes sont si bien équilibrées, le renversement de l'attitude si abrupte, qu'on peut les imaginer comme deux dimensions interdépendantes, ou comme ces « deux infinis, le ciel et l'enfer » que, selon Baudelaire, « tout cerveau bien conformé porte en lui » (OC, II, 795). Les écrits poétiques et esthétiques de Baudelaire sont hantés par des oppositions, constamment juxtaposées, réversibles, unies par la tension précaire des polarités : « Équilibre en perpétuel déséquilibre²³ », selon le mot de Blanchot. Une lecture linéaire de ces textes sur l'ivresse, d'abord la rêverie extatique, ensuite le réveil désenchanté, donnerait une conclusion décidément dépressive et prosaïque. La lecture poétique est circulaire, suspend le temps chronologique et instaure les événements dans un tableau imaginaire atemporel. La résolution des contraires ne réside pas dans le choix d'un côté qui exclurait l'autre, mais dans la dynamique vitale assurée par un pôle positif et un pôle négatif.

On est séduit par la complicité du ton, qui invite le lecteur à comprendre selon son goût. Dans la première section, « Le Goût de l'infini », l'aspiration humaine au paradis, définie comme la cause de notre volonté d'ivresse, peut être comprise comme une source d'illusion ou comme une source d'expérience religieuse. Selon une interprétation spiritualiste, cet avant-goût du paradis pourrait représenter un véritable état de grâce ou une révélation mystique. Mais le narrateur souligne que l'état de béatitude, qu'il soit dû à une drogue

²² Voir la citation ci-haut : « Pour idéaliser mon sujet, je dois en concentrer tous les rayons dans un cercle unique, je dois les polariser. »

²³ Maurice Blanchot, cité par Antoine Compagnon, *Baudelaire devant l'innombrable*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 76.

ou qu'il n'ait pas de cause apparente, est tout à fait naturel et n'a rien de « positivement miraculeux ». Tout comme dans une monographie médicale, les effets du hachisch sont comparés aux phénomènes naturels, mais l'énumération chez Baudelaire rappelle toutes les catégories du néoplatonisme ficinien de « vacance de l'âme » (*vacatio mentis*) ou de dissociation. Les sept genres de libération spirituelle — le sommeil, l'évanouissement, l'humeur mélancolique, l'équilibre de la complexion, la solitude, l'admiration et la chasteté — présupposant l'immortalité de l'âme pour le néoplatonicien, sont implicitement mis en rapport avec l'ivresse chez Baudelaire. Les effets du hachisch sont complètement naturels parce qu'ils ne font que *multiplier* les dispositions naturelles de l'individu, certains étant par leur nature plus disposés que d'autres à percevoir le surnaturel. Ces expressions de l'idiosyncrasie de l'ivresse et de ses manifestations contraires dans le même individu accentuent encore la singularité de toute expérience vécue et l'impossibilité d'en rendre compte dans des termes généraux.

La page de titre d'une monographie médicale du XIX^e siècle comporte souvent une dédicace qui rend hommage aux maîtres de son auteur. L'ouvrage de Moreau sur le hachisch est dédié à Esquirol. Le docteur Falret écrit dans l'avant-propos de sa *Symptomatologie générale des maladies mentales* (1854) :

Puisse cette publication répondre à l'attente de mes anciens et très chers élèves [...] Puisse-t-elle être de quelque utilité pour l'étude si difficile des aliénations mentales, et servir la cause de l'infortune, au soulagement de laquelle j'ai voué mon existence tout entière²⁴.

Ce vœu est conforme aux attentes du genre : c'est un geste de légitimation qui inscrit l'ouvrage dans une tradition de maîtres et de disciples, de pères et de fils, comme une contribution au progrès et à la transmission du savoir. La dédicace des *Paradis artificiels* répond à ce modèle scientifique en le travestissant. L'ouvrage est dédié à une

²⁴ J.-P. Falret, *Symptomatologie générale des maladies mentales. Leçons cliniques de médecine mentale faites à l'Hospice de la Salpêtrière*, Paris, Baillière, 1854, p. VIII.

femme, désignée par les lettres initiales énigmatiques « J. G. F. », fait qui pourrait paraître « singulier, et même impertinent », écrit Baudelaire, à « certains esprits niais ». L'auteur s'identifie aussi lui-même aux femmes :

Il importe d'ailleurs fort peu que la raison de cette dédicace soit comprise. Est-il même bien nécessaire, pour le contentement de l'auteur, qu'un livre quelconque soit compris excepté de celui ou de celle pour qui il a été composé? pour tout dire enfin, indispensable qu'il ait été écrit pour quelqu'un? J'ai, quant à moi, si peu de goût pour le monde vivant, que, pareil à ces femmes sensibles et désœuvrées qui envoient, dit-on, par la poste leurs confidences à des amies imaginaires, volontiers je n'écrirais que pour les morts. (OC, I, 399)

La position de l'auteur est définie comme féminine, sensible et désœuvrée par opposition à l'institution médicale, dominée par la rationalité utilitaire et masculine. La première phrase de la dédicace sonne comme une provocation antipositiviste : « Le bon sens nous dit que les choses de la terre n'existent que bien peu, et que la vraie réalité n'est que dans les rêves. » (OC, I, 398) La manière dont la dédicace est développée laisse comprendre que la dédicataire mystérieuse aurait pu être imaginaire, mythologique ou décédée. La dédicace ne s'adresse à aucun avenir « réel », seulement à des dimensions atemporelles de la nostalgie, de l'imaginaire ou peut-être même au domaine des esprits²⁵.

Mais le facteur de distorsion le plus important du genre médical réside dans la qualité musicale, poétique de son « retentissement » surnaturaliste (*Fusées*, OC, I, 658), dans les variations sur le même thème, et les expériences et perspectives contrastées : l'ivresse est

²⁵ Parmi les références baudelairiennes aux aliénistes célèbres de son temps, il ne faut pas oublier Brierre de Boismont. Son ouvrage *Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, des rêves, du magnétisme et du somnambulisme* (Paris, Baillière, 1845) contestait l'idée de ses collègues de la Société médico-psychologique, à savoir que les mystiques et les visionnaires étaient fous. Le travail de Brierre de Boismont a été republié également avec des citations des *Paradis artificiels*, considéré comme un titre de référence sur les hallucinations.

infernale ou céleste, médicale ou métaphysique, mensonge ou vérité, déviation ou normalité. La résonance des analogies et correspondances est renforcée par l'énergie des polarités. La logique de non-contradiction est modifiée dans l'état de rêve et d'ivresse, comme dans les poèmes de Baudelaire. Cette monographie est véritablement un *poème* du hachisch.

De nombreuses études ont mis en évidence l'intensité de l'interaction entre les discours littéraire et psychiatrique en France au XIX^e siècle²⁶. Pendant des décennies, la Société médico-psychologique et les *Annales médico-psychologiques* furent la scène d'un débat important sur les hallucinations, un sujet pertinent pour se positionner dans la controverse philosophique, psychologique et littéraire en cours sur les rapports entre le physique et le moral. C'était là un forum pour réaffirmer ou contester la conviction organiciste régnante selon laquelle l'âme était entièrement dépendante du cerveau, et pour des discussions sur les limites des sciences par rapport à la religion.

L'anticonformisme sublime ou désespéré des héros solitaires de Baudelaire et de Dostoïevski est une réponse aux stratégies sociales d'uniformisation de l'individu. Ils incarnent la crainte souvent formulée que les sciences modernes, en visant au « bonheur universel », produisent une norme unidimensionnelle, dépourvue de tout mystère et de toute urgence subjective. Les écrits de Baudelaire constituent un contre-discours au positivisme réducteur, un rappel de la singularité et de la liberté personnelles face à l'objectivation déterministe des sciences positives. Mais ils représentent aussi un effort pour élargir le domaine de la poésie en combinant des éléments de lyrisme et d'analyse psychologique : le culte surnaturaliste de l'âme et sa naturalisation médicale ont désormais le même droit d'entrée dans le sanctuaire du poème. Appartenant à une génération qui en psychologisant « comme les fous, [...] augment[e sa] folie en s'efforçant de la comprendre », le narrateur-poète, alternativement détaché et hypersensible, élargit l'espace intermédiaire entre folie et normalité, et ouvre la voie à la modernité littéraire et psychiatrique. En explorant la zone crépusculaire entre rêve et réalité, en traversant sans cesse les frontières entre états

²⁶ Voir par exemple les travaux de Jean-Louis Cabanès, de Juan Rigoli et de Gisèle Séginger.

d'esprit ordinaires et extraordinaires, naturels, artificiels et « presque surnaturels », Baudelaire contribue au démontage de la conception du fou comme radicalement *autre*. Mais quand les aliénistes qu'il imite et conteste s'efforcent de résoudre les mystères psychiques scientifiquement, Baudelaire s'efforce de les approfondir en construisant une science poétique de la psyché. Il restera ainsi une figure emblématique des paradoxes de « l'âme moderne » dont seule la littérature peut rendre compte.

Bibliographie

- Baker, D. B. [dir.] (2012). *The Oxford Handbook of the History of Psychology*, Oxford, Oxford University Press.
- Berrios, G. E. (1996). *The History of Mental Symptoms: Descriptive Psychopathology since the Nineteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Boismont, A. B. de (1845). *Des hallucinations, ou Histoire raisonnée des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme*, Paris, Baillière.
- Compagnon, A. (2003). *Baudelaire devant l'innombrable*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- Dowbiggin, I. (1991). *Inheriting Madness: Professionalization and Psychiatric Knowledge in Nineteenth Century France*, Berkeley, University of California Press.
- Ellenberger, H.-F. (1994). *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard.
- Falret, J.-P. (1854). *Symptomatologie générale des maladies mentales. Leçons cliniques de médecine mentale faites à l'Hospice de la Salpêtrière*, Paris, Baillière.
- James, T. (1995). *Dream, Creativity, and Madness in Nineteenth-Century France*, Oxford, Clarendon Press.
- Lélu, F. (1836). *Du démon de Socrate. Spécimen d'une application de la science psychologique à celle de l'histoire*, Paris, Trinquart.
- Moreau (de Tours), J. de (1845). *Du hachisch et de l'aliénation mentale. Études psychologiques*, Paris, Librairie de Fortin, Masson et cie.
- Moreau (de Tours), J. de (1859). *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, ou De l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*, Paris, Librairie Victor Masson.

- Morel, B. A. (1860). « Des doctrines actuelles en aliénation mentale », dans *Traité des maladies mentales*, Paris, Victor Masson, p. 66.
- Pezard, É. (2009). « L'image au croisement de la littérature et de la médecine », *Acta fabula*, vol. 10, n° 7, « Notes de lecture », <<http://www.fabula.org/revue/document5148.php>>.
- Philippot, D. (2007). « Les griffes de la chimère », dans J. de Gaultier, *Le bovarysme. La psychologie dans l'œuvre de Flaubert*, annoté et présenté par D. Philippot, suivi de neuf études réunies et coordonnées par P. Buvik, Paris, Éditions du Sandre.
- Porter, R. (1987). *A Social History of Madness: Stories of the Insane*, Londres, Weidenfeld and Nicolson.
- Richet, C. (1880). « Les démoniaques d'aujourd'hui : étude de psychologie pathologique », *Revue des deux mondes*, 3^e période, XXXVII, 15 janvier, p. 340-372.
- Rousseau, G. (2011). « Literature and Medicine », dans B. Clarke et M. Rossini [dir.], *The Routledge Companion to Literature and Science*, Londres, Routledge, p. 169-180.
- Séginger, G. (2009). « Alfred Maury : religion et médecine », dans S. Guermès et B. Marchal [dir.], *Les religions du XIX^e siècle*, Société des études romantiques et dix-neuviémistes, <<http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/religions.html>>.
- Tortonese, P. [dir.] (2008). *Image et pathologie*, Paris, L'Harmattan.
- Wettlaufer, A. K. (2003). *In the Mind's Eye. The Visual Impulse in Diderot, Baudelaire and Ruskin*, Amsterdam et New York, Rodopi.